

## PARIS-BREST ET RETOUR

(Suite)

Si le tandem a beaucoup de charmes et d'énormes avantages, il a ses inconvénients : c'est qu'en cas de désaccord dans l'équipe, ou contestation, il n'y a rien à faire, on ne peut pas se débiter et il faut entendre tout jusqu'au bout et boire le calice jusqu'à la lie. « Oui ! pensez donc ! nous avons perdu dix minutes sur 1.200 km., jamais nous n'arriverons ! ! »

Je voulais entreprendre de l'apaiser, mais nous sommes attendus, des cyclistes nous rattrapent, voire même de gracieuses cyclowmen qui nous reprochent presque de marcher si vite, car, disent-elles, depuis Cesson, situé à 4 km., elles cherchaient en vain à nous rattraper.

Nous sommes au contrôle, la feuille est signée ; nous absorbons une anisette-citron, c'est notre boisson préférée, c'est gazeux et ra-

### LE CYCLISTE

57

fraîchissant ; nous traversons Rennes et par une très bonne route nous filons vers Lamballe, où nous comptons aller prendre notre première nuit de repos. Mais vouloir et pouvoir font deux. Bien que partis pleins de bonne volonté, petit à petit mes jambes s'alourdissent, mes yeux cherchent les bornes kilométriques. Ça c'est mauvais signe, une sueur froide perle à mon front, je sens venir la défaillance et c'est moi le vieux routier Paris-Brest qui flanche le 1<sup>er</sup>. Ma compagne s'en aperçoit, car elle me dit que je ne pousse plus ; nous décidons pour la première fois depuis le départ de marcher un peu à pied : j'en profite pour sortir une côtelette de mouton que j'ai en réserve, je la dévore et bois à mon bidon un peu de café. Je sens que cela va mieux, nous repartons et traversons le joli petit village de Bedée, que je reconnais bien, puisqu'à vingt ans de distance j'accomplis mon troisième Paris-Brest.

Mais je sens que la machine est détraquée, chaque année la traversée de Bédée m'a été fatale. J'en fais part à Juliette et nous décidons de nous rendre à Montauban-de-Bretagne, qui est à 8 km, et où j'ai couché en 1901 et 1911. Impossible de franchir ce cap ; pour la troisième fois j'y passerai la nuit. Nous y arrivons à 19 h. 30, nous commandons le dîner, la défaillance est passée, mais il est sage pour nous de passer une bonne nuit dans un lit. Je demande que l'on nous réveille le lendemain à 4 h. 30, de façon à partir dès le petit jour. Bien restaurés, il n'y paraît plus des 382 km. que nous avons faits. Ma compagne est aussi en train qu'au départ et voudrait déjà être au lendemain.

Après un bon sommeil réparateur, nous voilà au lendemain matin, c'est le vendredi 2 septembre à 5 h. 30, de nouveau sur la route, l'air est frais, un léger vent de face, mais la route est bonne et s'il y a quelques côtes dures, notre « Chemineau » ne demande qu'à les grimper.

Nous traversons Broons, le petit pays qui vit naître notre grand Duguesclin dont une petite statue orne la place de l'église. Nous faisons signer notre feuille à Lamballe, à 8 h., et une bonne route nous conduit vers St-Brieuc. Nous pédalons allègrement, une légère brise nous rafraîchit pendant qu'un bon soleil nous tape sur les reins et nous assouplit les muscles. Nous plongeons brusquement dans une très mauvaise descente, terriblement rapide, au sol défoncé. Je commande à Juliette « frein », car elle commande le frein au pédalier et, malgré nos trois freins bloqués, je ne suis plus maître de ma direction et fais des embardées terribles. Mais elle n'est pas longue heureusement et ma fourche élastique par son extraordinaire souplesse m'a permis de conserver la bonne direction ; mais nous avons eu chaud. Enfin, n'y pensons plus. Nous grimpons peu de temps

après la côte inverse en employant les 3 m. 50. Mais quelle côte !

Nous descendons maintenant avec les 7 m. la longue descente qui nous amène dans le gentil pays d'Yffiniac, à droite, la mer, avec autour, les blanches maisons des pêcheurs passées à la chaux. Nous attaquons la longue montée (5 km.), à la sortie d'Yffiniac, en pente douce et admirons en montant le joli panorama qui est à notre droite, la mer d'un bleu turquoise. C'est un coin magnifique, mais nous ne pouvons nous y attarder. Quelques coups de pédale, une petite descente, une légère remontée et l'hôtel du Commerce est en face.

A notre arrivée, les quelques centaines de personnes qui attendaient notre passage nous acclament ; notre feuille signée, nous allons nous restaurer. Nous demandons chacun une bonne tranche de jambon avec une bolée de cidre. Juliette constate sur le jambon des dépôts faits par une grosse mouche et de son petit air aimable qu'elle prend quand elle n'est pas trop satisfaite, elle le refuse, mais comme il n'y a pas autre chose, car il est 9 heures, nous nous contentons de pain et de beurre. C'est peu pour des gens qui veulent dévorer des centaines de kilomètres, mais bast, on verra plus loin, et nous dirigeons vers Guingamp (483 km. de Paris). Nous y arrivons à 11 heures. Juliette, toujours guillerette, va faire contrôler notre feuille, pendant que je reste dehors, veillant avec un soin jaloux sur le tandem qui se trouve bientôt entouré par la foule à laquelle j'explique les avantages de ma fourche, de ma selle, de mon « Chemineau » et de mes pneus. Mais le patron de l'hôtel de France, homme charmant s'il en fut, et M. Jegouic, chef du contrôle, me réclament ; ils veulent voir leur vieux père Desvages qu'ils ont déjà contrôlé en 1901 et en 1911. Après avoir renouvelé connaissance et rappelé les souvenirs d'antan, ces messieurs nous demandent ce que nous voulons prendre. Nous sommes dans le pays du cidre, et le cidre en ma qualité de Normand est ma boisson favorite, mon estomac ne pouvant supporter le vin. Juliette, bien que Parisienne, s'est très facilement habituée à cette boisson. Nous demandons simplement une bouteille de

*Nous croyons utile de rappeler que pour tirer le meilleur profit d'un récit d'excursion, il faut suivre pas à pas le narrateur sur une carte à assez grande échelle, par exemple la carte de 1/200.000<sup>e</sup> du ministère de la guerre, et noter, au fur et à mesure, les détails intéressants (état des routes, hôtels, curiosités, etc.) qui vous seront utiles si vous vous décidez, quelque jour, à voyager dans la même région.*

**Bicyclette d'amateur Magnat-Debon, modèle spécial, type A V allégé et équipé pour le tourisme, cadre de 50 cm., roues de 650x35, pneus souples Torrilhon, guidon demi-relevé, 2 freins sur jantes, garde-boue, 3 vitesses par flottante. 12 kg. 1/2 : 550 francs. — Délai de livraison : Un mois.**

cidre bouché avec des biscuits. Au moment de régler, le patron me dit qu'il était trop heureux d'offrir sa tournée à la vaillante équipe du tandem ; on ne peut être plus aimable !

Nous en repartons à midi et maintenant nous allons entrer dans la partie la plus aride de la Bretagne et la plus dure. Par de longues montées ayant à droite et à gauche les fameuses landes de Bretagne, tant chantées par le barde Botrel et autres, nos yeux ne voient que genêts et ajoncs, mais au sommet de la dure côte de Ploumérin, brusquement à droite et par une large échappée, une ligne bleue. Nous nous repérons et malgré l'éloignement, devinons la plage réputée de Péros-Guirec.

La descente est longue et rapide, un pays se présente au bas de la côte et aussitôt mon équipière, qui a peu mangé depuis la veille au soir, éprouve le besoin de se restaurer ; une auberge de bonne apparence se présente à notre gauche ; « frein », mais nous sommes trop lancés dans la descente et laissons filer le tandem. Nous en sommes quittes pour remonter quelques centaines de mètres. Comme nous avons été signalés devant passer, aussitôt la centaine d'habitants du pays nous entourent : « Hélas ! venez *vé*e une fille habillée en gas ! » et ce ne sont que des exclamations sourdes, et cependant ils sont tous en admiration devant ce « bieu vélo où ils sont collés tous les deux », et cette fille qui fait la course tout comme les « courseux ». Mon « Chemineau » avec ses petites « roues » surtout les intriguent, je dois leur expliquer qu'avec cela je monte toutes les côtes ; la plupart ne me croient pas ; je dois leur affirmer que le lendemain matin en revenant de Brest nous monterons la côte sans peine. « Hélas ! nous, on a *bin* du *ma* à la monter. ».

Chacun deux sardines, une omelette, biscuits, bière, café, nous voilà restaurés et à 17 h. nous faisons signer notre feuille à Morlaix. Nous approchons de Brest, plus que 62 km. Nous grimpons la longue côte de 5 km. qui part de Morlaix, car la ville est dans un bas-fond, en regardant à gauche, nous admirons la vallée qui se creuse au fur et à mesure que nous grimpons, et Juliette me fait remarquer le viaduc que nous laissons derrière et qui domine la ville. C'est ensuite Saint-Trégonnec, puis Landivisiau ; nous voilà sur la route plate qui va nous amener à Landerneau, mais elle est épouvantablement mauvaise pour les pneus, car elle est littéralement couverte de silex broyés ; nous arrivons enfin à Landerneau où je me trouve arrêté par le contrôle secret qui me dit avoir reçu des ordres de l'Auto de me signer ma feuille au passage et enfin, à 20 h., je franchis à Brest la Porte-de-Paris. Je me dirige vers le contrôle établi au « Select Casino » et à 20 h. 30, ma gracieuse équipière, décidément infatigable et heureuse d'être à la moitié

de la course, entre en souplesse dans le gai établissement.

Sa casquette et son maillot blanc, ses lunettes relevées et sa culotte cycliste lui donnent l'allure d'un jeune sportman élégant. Le personnel de l'établissement la complimente, elle est très entourée, le patron lui offre un fauteuil pour le spectacle, un nègre en culotte courte, jazz-bandiste de l'établissement, lui offre une danse, moi pendant ce temps je suis submergé par la foule, bousculé, tout le monde veut voir le tandem, j'ai peine à le garantir et me demande ce que l'on a fait de mon équipière que l'on ne me rend plus. Je comprends, mademoiselle se régalaient d'une bonne citronnade offerte par la direction et moi, le « pauvre », j'étais oublié. Je laisserais bien mon équipière à l'admiration de tous, mais nous n'avons fait que la moitié du *boulot*. Plus que 600 km. Enfin ! elle m'est rendue et nous allons dîner à l'hôtel de la Gare, car j'ai décidé de repartir à 23 heures.

Sur la table, nous voyons des morceaux de langoustes appétissantes et d'huitres, l'eau m'en vient à la bouche, car j'en suis très gourmand, mais la raison est plus forte que la gourmandise et nous prenons simplement un potage, une côtelette, un biscuit, une canette de bière, une tasse de café. Je garnis ma lanterne de carbure et, après avoir remonté jusqu'à la Porte-de-Paris, nous voilà sur la route du retour. Il est 23 heures.

Mais bientôt le brouillard nous enveloppe, un brouillard humide et qu'on appelle dans le pays « le Crachin » ; ma lanterne heureusement est puissante et les yeux fixés sur le cône lumineux qui éclaire la route nous nous enfonçons dans la nuit la plus opaque. Heureusement que je connais la route et ne me trompe pas. Nous traversons Landerneau à minuit. Tout y est endormi ; pas un bruit. Nous repassons de nouveau à Landivisiau, la demie de 1 heure tinte lugubrement dans le calme de la nuit. Mais yeux papillotent et je sens le sommeil me gagner. J'entends des pas sur la route. Combien d'ici Morlaix ? 23 km. me répond-on. Diable, que les kilomètres sont longs la nuit, ou plutôt les minutes ne passent pas vite. Toujours ce brouillard épais qui me pique les paupières et m'endors. Quant à Juliette, je sens qu'elle est partie au pays des songes, car depuis longtemps elle n'a pas dit un mot. Tout d'un coup, mon tandem fait une embardée terrible. Où suis-je ? Que se passe-t-il ? Je me cramponne au guidon ! Je cherche à le redresser ! Je traverse la route ! Coup de guidon à gauche ! Je sens que je ne suis plus le maître de ma direction et que l'équilibre est rompu. Il n'y a rien à faire, il faut y aller ; je crie brusquement à mon équipière : Attention, nous tombons ! à gauche ! Un dernier coup de guidon pour mettre mon tandem à droite de la route dans la partie basse pour nous recevoir sur la partie la plus élevée et diminuer autant

que possible notre chute de quelques centimètres ; un coup de pédale brusque en arrière pour que les pédales de gauche soient en haut au moment où le tandem va tomber et diminuer autant que possible les risques d'avarie à notre monture et nous nous laissons choir en bloquant les freins. Je me relève aussi vite que possible et aide Juliette à se relever et qui, encore endormie, se demande ce qui lui arrive. Je la rassure, je lui fais jouer bras et jambes craignant qu'elle n'ait quelques foulures. Rien heureusement, moi non plus, mais le tandem gît toujours par terre, je le relève avec crainte, je m'assure que les manivelles tournent, le guidon est en état ; en un mot, plus de peur que de mal. Tout ce que je viens d'écrire n'a demandé que quelques secondes, mais quelle fatigue morale dans ces brefs instants. car sentant que nous allions tomber, j'ai vu que peut-être notre chute allait annuler tous nos efforts, car l'un de nous pouvait se blesser sérieusement, notre tandem pouvait être détérioré et nous bloquer en pleine nuit. J'ai souffert moralement pendant ce court moment, mais nous voilà rassurés. Cependant, pour nous réveiller complètement, nous décidons de marcher un peu à pied, car l'explication est facile : petit à petit, le sommeil m'a gagné à mon tour et j'ai perdu la direction.

Après avoir marché environ un quart d'heure, nous remontons en machine et prudemment nous accomplissons les 13 km. qui séparent Saint-Trégonnec de Morlaix, où nous arrivons pendant que 4 heures sonnent à un clocher voisin.

Nous avons donc mis, dans la nuit, 5 heures pour accomplir les 60 km. de Brest à Morlaix, soit du 12 à l'heure.

Décidément, nous n'avancions pas dans un bouillard pareil. L'hôtel de la Poste, où doit avoir lieu le contrôle fixe de la course Paris-Brest n'étant pas ouvert, je glisse sous la porte un bulletin signalant mon passage à 4 heures.

Il nous faut maintenant sortir de Morlaix et retrouver la route de Guingamp. Le tandem à la main, je cherche à me repérer sur le parcours que j'ai fait la veille en sens inverse et, dans le brouillard qui s'éclaircit, je fais remarquer à Juliette l'architecture des vieilles maisons bretonnes et lui rappelle la vieille devise de Morlaix au temps de ses luttes avec les Anglais :

« Si l'Anglais mord, mord-les. »

Mais tout en devisant, nous errons toujours dans Morlaix endormie comme une équipe fantôme et, ma lanterne qui est à bout de souffle, lance des lueurs intermittentes qui dans ces régions de vieilles légendes pourraient faire croire à des esprits superstitieux à l'apparition de quelques farfadets. Mais nous n'avons toujours pas retrouvé notre route et sortir de Morlaix n'est pas chose facile. Nous nous con-

certons. Que devons-nous faire ? Nous aurions peut-être intérêt à nous arrêter jusqu'au petit jour, nous dormirions un peu et nous serions mieux disposés pour rouler toute la journée suivante. Nous tombons d'accord. Nous cherchons donc, soit un marché couvert, un hangar ou tout autre abri. Nous ne trouvons rien, mais sur la place nous voyons une filature garantie par un petit mur, pas de porte fermée, un perron derrière le mur, c'est tout ce qu'il nous faut. Je cache le tandem derrière le mur. Juliette s'allonge sur la marche la plus élevée, le dos calé dans l'encoignure de la porte. Je lui boutonne bien son imperméable et, à mon tour, je m'allonge sur une des marches, bien enveloppé également, et nous nous abandonnons dans les bras de Morphée. Je suis réveillé brusquement par des éclats de voix, pendant que 6 heures sonnent à la manufacture de tabacs. Quelques ouvriers se rendent à leur travail et tout retombe dans un morne silence. Juliette dort profondément et je me garde de la réveiller. Encore un quart d'heure et nous repartirons.

Le jour paraît, un jour blafard et qui ne présage rien de bon ; le brouillard est moins épais, mais existe toujours ; il est vrai que Morlaix est dans un creux ; peut-être fera-t-il meilleur plus tard.

Je sonne l'heure du départ. Juliette, bien que *Coureuse*, est femme avant tout. Elle a eu soin d'emporter un petit flacon d'eau de Cologne, nous nous en passons sur la figure, une gorgée de rhum pour chasser le mauvais air du matin (Oh ! de Vivie, qu'allez-vous dire ?) et nous montons à pied la côte qui nous sort enfin de Morlaix et nous amène sous le viaduc, afin de nous dégourdir les jambes.

Nous voilà de nouveau sur la route, heureux d'être sortis de cette horrible et triste nuit. La route est bonne et roulante ; je fais embrayer les 7 mètres et nous commençons à avaler les kilomètres.

Nous traversons en vitesse Plouigneau et descendons la longue descente de Ponthou, d'où nous jouissons d'un coup d'œil superbe, et de nouveau nous arrivons à Ploumérin, où la veille nous avons cassé la croûte.

De chaque côté de la route, la foule est massée et attend le passage du peloton de tête des coureurs qui s'en vont sur Brest et qui ne doit pas tarder à passer. On nous reconnaît, on nous acclame. Ceux qui nous ont vu la veille nous crient de nous arrêter, mais ce n'est pas le moment, car il y a la rude et longue côte à grimper et, comme la veille, ils ont prétendu que nous ne la monterions pas au retour, c'est le moment de leur faire voir ce que nous pouvons donner avec notre changement de vitesses.

Nous attaquons la côte sur notre lancée avec les 7 mètres. Quand nous sentons la résistance trop forte, je commande : « moyenne ». Juliette

débraye et nous passons sur 5 m. 40, conservant le même coup de pédale.

Aux deux tiers de la côte, je commande : « petite » et nous voilà sur 3 m. 45. Je mets une main au milieu du guidon, de l'autre je sors mon bidon et me mets à boire. Notre cadence de jambes n'a pas ralenti, mais en raison de la souplesse de mon bec de selle qui me permet de conserver ma position normale, je peux me permettre cette fantaisie qui, je le vois, étonne et surprend tous les spectateurs, car de tous les côtés on crie, on nous acclame. C'est du délire. J'avais atteint mon but : prouver aux incrédules par la pratique, l'avantage de mon changement de vitesse et de ma selle. Mais la côte est grimpée. Juliette remet les 7 m., le brouillard a fait place à un bon soleil qui nous réchauffe et nous dégourdit les muscles. Un petit air frais nous fouette la figure, nous envisageons une belle journée en perspective. Mon équipière, que les acclamations de tout à l'heure ont mise en jambes, me dit sa joie de vivre et le plaisir de faire cette belle épreuve qui ne se renouvelle que tous les dix ans et d'être ainsi admirée du public. Nous approchons de Belle-Isle-en-Terre, petit pays établi au milieu de vraies landes désertiques de Bretagne et nous apercevons dans le lointain un nuage de poussière qui grossit rapidement.

C'est le peloton de tête des grands ténors de Paris-Brest, suivis par une dizaine d'autos plus ou moins officielles.

Ils sont six hommes dans le peloton, ils nous reconnaissent et nous nous saluons en nous encourageant mutuellement. J'y reconnais Christophe et Mottiat.

Les officiels, les managers et les soigneurs qui sont dans les autos nous applaudissent ; il n'y a rien de tel pour mettre du feu dans les jambes. A quelque cent mètres plus loin, nous avisons Jean Alavoine qui cherche à recoller au peloton, puis d'autres que je ne reconnais pas et tout à coup, en montant une longue côte, nous croisons Forestier, premier des touristes routiers, qui pousse comme un sourd : il est à environ vingt minutes du peloton de tête, et nous ne tardons pas à arriver à Guingamp, où nous sommes encore mieux reçus que la veille, car il y a davantage de monde au contrôle et notre performance et notre état de fraîcheur, surtout pour Juliette, commence à intéresser le public.

Le patron de l'hôtel de France, dont j'ai déjà cité l'amabilité, se met de nouveau à notre disposition. Juliette fait signer notre feuille de route et nous demandons quelque chose à manger. Le patron va à la cuisine et nous fait apporter quatre côtelettes de mouton. Nous demandons une bouteille de cidre bouché, que nous avons la veille trouvé si délicieux.

Nous dévorons les côtelettes, car notre dîner de Brest est loin, surtout après avoir roulé toute une nuit dans le brouillard.

Les quatre côtelettes avalées, nous en rede-

mandons chacun une ; la bonne en apporte trois que nous mangeons aussi rapidement, car elles fondent dans la bouche. Ce sont des côtelettes de pré-salé. Nous finissons ensuite notre bouteille de cidre avec une assiette de délicieux gâteaux, spécialité de la maison. Je demande l'addition que la bonne m'apporte : 10 francs à payer pour une bouteille de cidre bouché, sept côtelettes de pré-salé, une assiette de gâteaux. Dommage que l'hôtel de France de Guingamp soit si loin, j'aimerais y prendre pension.

C'est en tout cas un hôtel que je recommande aux cyclistes. Je ne leur garantis pas le même déjeuner au même prix, mais au moins voilà une maison où on sait recevoir des coureurs au lieu de les saigner à blanc, comme je l'ai vu faire ailleurs. En tout cas, les touristes sont certains d'y trouver un patron et un personnel aimables et bonne table.

Bien restaurés, nous repartons, car nous ne sommes pas rendus à Paris. Nous en sommes à 482 km.

Nous retraversons Guingamp au milieu du marché qui a lieu ce jour-là. Midi sonne à l'église Notre-Dame-de-Bon-Secours et bientôt nous nous retrouvons sur la route, à 13 h. 20 nous signons au contrôle de Saint-Brieuc, où nous rencontrons plusieurs coureurs de la course officielle en train de se ravitailler.

Nous nous y arrêtons cinq minutes et ensuite grimpons la côte qui nous sort de Saint-Brieuc. Nous redescendons maintenant la côte qui, par Langueux, va nous amener à Yffiniac et admirons de nouveau le merveilleux panorama qui se déroule sous nos yeux. A gauche, la mer est vue dans le sens opposé que la veille, avec toute la côte bretonne ; mais, malgré ce spectacle charmant, nous ne pouvons nous attarder.

Nous croisons Guillon, un de mes hommes qui court officiellement Paris-Brest, il est bien placé, nous l'encourageons et nous traversons Yffiniac. Plus loin, nous croisons mon deuxième coureur, Delalande, qui marche d'une bonne allure et cherche à rattraper. Sans incident, nous arrivons à Lamballe à 14 h. 50. Arrêt de 10 minutes au contrôle et en route pour Rennes, distant de 82 km. Le temps est superbe. Nous avons compté au retour avoir le vent dans le dos, puisque la veille nous l'avions dans la figure, mais va te faire fiche, malgré qu'il ne soufflait pas fort et ne nous gênait pas de trop, nous ne pouvions l'utiliser. Malgré cela, comme sur une partie de ce trajet le terrain n'était pas trop accidenté, nous poussions presque toujours le 7 m. en alternant de temps en temps avec le 5 m. 40 et nous arrivons à une terrible descente que, par prudence, nous descendons le tandem à la main, car je me souviens de la côte inverse où j'ai failli perdre la direction et virer dans le décor. J'aime mieux perdre dix minutes, c'est plus prudent.

(A suivre.)